

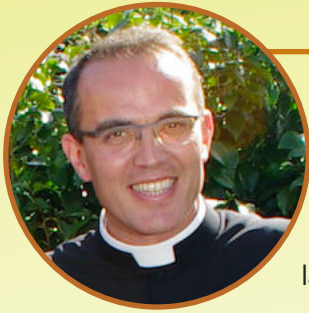


Au coeur de la Ville

Une paroisse qui vit

Phomélie du dimanche !

Dimanche 5 septembre



Chaque dimanche, l'évangile qui nous est donné n'a qu'un objectif : nous faire grandir dans la connaissance du Mystère du Christ, car c'est ce mystère qui illumine nos vies et notre quotidien. Dans la mosaïque des couleurs de l'évangile que le Christ nous donne, chaque messe nous éclaire un peu plus et nous donne quelque chose de la vision du Vrai et du Bien.

Chaque détail est intéressant et nous pourrions nous y arrêter. Par exemple : Jésus va dans les territoires de Tyr et de Sidon. Ces territoires étaient pour les juifs ceux des païens. Il s'agit pour eux de s'en protéger, de ne pas s'y mêler ! A l'inverse, celui qui se présente comme le Sauveur va à la rencontre des étrangers : il va sur leurs territoires. Il ne les laisse pas venir, il va à leur rencontre. Récemment encore dans l'évangile, il était question d'un certain Lévi, un « collabo » de l'époque, chez qui Jésus n'a pas craint de se rendre. Jésus est libre de ses mouvements.

Et Jésus va faire un miracle. Pas n'importe quel miracle. Il va guérir un sourd. Il faudrait ici contextualiser: quand Jésus « fait entendre les sourds, voir les aveugles, parler les muets », pour les auditeurs religieux de l'époque, connaisseurs du prophète Isaïe, ce miracle était plus qu'un simple prodige, il signifiait que les temps messianiques étaient arrivés. Quand Jean-Baptiste enverra un jour ses disciples voir Jésus pour lui poser la question : « Es-tu celui qui doit venir ou doit-on en attendre un autre ? » Jésus répondra à ses disciples : « Dites à Jean-Baptiste : les boiteux marchent, les aveugles voient, les sourds entendent ». Il ne lui dit que cela, il l'invite à reconnaître dans son oeuvre le signe que les temps sont accomplis, que le Messie est là. Les miracles de Jésus sont toujours davantage que de simples prodiges, ils enseignent, ils élèvent, ils révèlent.

Arrêtons-nous sur une parole de l'évangile, et vous n'en serez pas surpris, parole qu'il prononce en guérissant le sourd : « Ephata ! ». Le mot, le son de voix, est devenu familier aux croyants, comme une parole qu'ils aiment prononcer dans la langue même de Jésus.

« Ephata » qui signifie « Ouvre-toi ! ». Le croyant se laisse provoquer et comprend que l'ordre de s'ouvrir ne s'adresse pas seulement à des oreilles physiques. Ce mot est repris par exemple lors du baptême, dans un très beau rite où le prêtre bénissant le corps de l'enfant, invite son esprit à s'ouvrir à la grâce divine. « Ephata » en un début d'année scolaire et pastorale, ça sonne bien ! Ce mot signifie beaucoup en ce début d'année, pour nos âmes, nos familles, nos communautés chrétiennes et pour l'enjeu de la mission.

Quand Jésus a dit : « Ephata ! », il a ses disciples autour de lui, et je pense que ses disciples avaient besoin de s'ouvrir. On dit souvent aujourd'hui qu'il faut que nous soyons « ouverts ». Je n'aime pas trop cette expression, on se rend compte souvent que dans la bouche de ceux qui invoquent cette ouverture d'esprit, la formule peut devenir incantatoire et tend à se diluer en l'invocation d'un consensus mou et indolore où il n'est plus permis d'évaluer quoi que ce soit. A l'inverse, l'évangile n'est pas favorable à une ouverture qui signifierait que tout se vaut. « Ephata » est suivi dans la bouche de Jésus par un commandement, un ordre. Comme à la pécheresse il dira « va (il ouvre) et ne pêche plus (il ordonne) ». Ce n'est pas une ouverture de confort, qui nous laisse tranquille mais une ouverture qui nous compromet, qui nous convertit.

Jésus nous oblige à nous déplacer, à ne pas se suffire d'une ouverture de confort très contemporaine, qui finit par accepter tout et qui paradoxalement stigmatise volontiers ce qui n'est pas dans l'air du temps. Je suis très marqué par le progressif acquiescement culturel au « délit d'opinion ». Penser différent de moi ou d'une pensée souvent médiatiquement construite et puissamment imposée serait un délit. Avoir une analyse différente de la mienne serait un déménagement intérieur que je ne m'autorise pas à faire. Je reste sur mon terrain. La vraie ouverture suppose de se placer du point de vue de l'autre, de faire l'effort de comprendre, de ne pas stigmatiser une opinion, de qui qu'elle soit. « Ce virus rend fou » me disait récemment un médecin. C'est vrai. Il fait perdre la raison et la capacité du dialogue et malheureusement de l'essentiel.

N'est-il pas vrai qu'à ce sujet, et jusque dans nos communautés chrétiennes et nos propres familles, nous sommes menacés d'un mal plus grand que le sujet de la division elle-même ? Que dirons-nous de notre époque dans laquelle un virus nous a contraints de nous diviser à ce point, ou la crainte pour notre santé et plus ou moins pour celle des autres, nous a fait perdre de vue de ce qui fait vivre vraiment ?

En tout état de cause, ce qui fait vivre l'Église, et c'est un défi depuis ses origines, c'est son unité, et son unité dans la foi. Ce défi est un défi de tous les temps, depuis le temps même des apôtres où - déjà la caractéologie était bien différente - et où, à coup sûr, devant un virus, tous les disciples n'auraient pas réagi de la même manière. Il n'y a pas de mission, il n'y a pas d'évangélisation sans unité missionnaire. Il n'y a pas de possible fécondité dans l'Église, sans que nous soyons unis sur l'essentiel. Le mal du virus est bien davantage la division et la dissolution des liens sociaux que le mal physique lui-même qu'il crée. Craignons qu'à l'exemple des pharisiens, nous filtrions le moustique et n'avalions le chameau... comme leur reproche Jésus ! En cette fin d'été où je vois que les vêtements sont encore colorés, vous êtes une belle image de communauté paroissiale : une mosaïque ! Vous n'êtes pas simplement différents dans vos vêtements, dans votre histoire ou votre âge. Vous l'êtes en tout par votre caractère, par votre manière d'être, vos goûts et vos aversions. Vous l'êtes par la manière dont vous réagissez aux défis du temps. Et c'est tant mieux ! Et à une époque où les principes d'unité de nos appartenances (nation, famille...) sont fragiles, il ne suffit pas de grand-chose pour créer une tour de Babel où, chacun y allant de son opinion prétendument éclairée, le socle d'une unité plus profonde ne vole en éclat. C'est en oubliant Dieu, en oubliant l'essentiel, que le projet babélique est allé à sa perte. Voilà une clé de lecture pour notre monde, vous ne trouvez pas ? Je ne pense pas que les chrétiens soient plus en danger que tous nos compatriotes. Mais je pense que leur désunion autour de leur foi et de leur esprit de charité serait plus grave et plus préjudiciable à notre temps que tout autre division qui nous entoure. Et c'est la seule victoire que vise le prince de ce monde, lui, le diviseur.

Je souhaite donc que nous ne prenions pas en otage nos communautés paroissiales pour débattre de ce qui ne concerne pas le salut de nos âmes. Acceptons que tout ne soit pas clair, acceptons que l'autre pense différemment de moi sur ce qui est secondaire dans ma vie. Voilà qui oblige à penser ce qui est prioritaire...

En disant « Ephata » aujourd'hui, Jésus guérit. Mais il n'a pas guéri tout le monde. Il en a guéri certains comme signe que la vraie guérison, la plus urgente, la plus vitale et définitive était offerte à tous. Tous, nous mourons, mais nous souhaitons mourir « sauvés », nous souhaitons d'abord être guéris du mal que Jésus a demandé de craindre plus que tout autre mal. Ce qui tue l'âme plus encore que le corps. Et pour que vive notre âme, nous avons besoin de cette unité missionnaire que seule la charité nous donnera. Cette même charité qui a fait les martyrs, ceux qui par excellence, ont préféré le vrai bien à tout autre bien, la vraie vie.

L'homélie du dimanche est en ligne !

- > Lisez
- > Écoutez
- > Téléchargez librement

